

Du sourire au cauchemar

Petits contes pour rire ou frémir

Danièle Ludeau

Rouge coquelicot

Il était un petit cheval rouge. Rouge parce que sa maman, quand elle l'attendait, mangeait des coquelicots qu'elle adorait.

Et lui était bien malheureux. Rouge, pour un cheval, on n'avait jamais vu ça de mémoire chevaline ! Il aurait voulu être un bel alezan cuivré ou un bai brun presque noir, c'était bien plus joli. Et puis jamais personne ne prendrait au sérieux un cheval rouge ! Jamais il ne pourrait participer aux grandes courses, jamais il ne pourrait travailler dans un haras, jamais il ne promènerait des touristes dans une carriole, jamais on ne verrait sa photo sur un calendrier des Postes.

Pauvre petit cheval rouge...

Le temps passa. Et un jour, il ne fut pas le seul, je parle du temps : ce jour donc, un cirque passa dans le village. Oh ! Un tout petit cirque. Tout petit et... tout rouge ! Les roulottes étaient rouges, le chapiteau était rouge, les gradins étaient rouges, le tapis était rouge (mais pour un tapis c'est normal). La dame de la caisse avait une belle gorge rouge. Les bonbons et les glaces vendus pendant l'entracte étaient rouges car à la cerise ou à la framboise. Et tous les gens qui travaillaient dans ce cirque étaient habillés en rouge : l'écuyère, le trapéziste, le clown, le jongleur, le dresseur de fauves... tous. Leurs cheveux étaient rouges, les ongles des femmes étaient peints en rouge et elles se mettaient du rouge aux lèvres. Les enfants avaient de jolies joues rouges, ils mangeaient des pommes d'amour rouges, ils jouaient avec des ballons rouges. Et quand on se moquait d'eux, alors là ils voyaient rouge !

Par contre les animaux étaient normaux : noirs, blancs, gris, marron clair, marron foncé, zébrés, rayés, tachetés... mais pas rouges. On les habillait bien en rouge mais ça n'était pas pareil. Seuls les poissons étaient rouges. Mais eux n'avaient pas de numéro de piste.

Alors quand le patron du cirque, Monsieur Pistedorsky, vit le petit cheval rouge dans son pré vert, son cœur n'eut qu'un battement : un battement d'amour. Ses yeux en pleuraient de joie et il retourna au cirque les yeux rouges.

Les gens du cirque accueillirent le petit cheval rouge avec des cris de surprise et de joie ; ils décorèrent son écurie roulante de guirlandes rouges et tous les jours ils lui offrirent une pomme rouge pour son dessert, une pomme d'amour. Quand il faisait son numéro sur la piste, les spectateurs s'étonnaient d'abord, ils pensaient qu'il était peint. Mais quand il s'arrêtait près d'eux et qu'il prenait plaisir à secouer sa belle crinière d'un rouge flamboyant, ils voyaient bien que c'était sa vraie couleur. Les enfants en avaient les yeux ronds, la bouche ronde. Pensez donc, un cheval rouge, ça n'existe que dans les contes ! Et encore...

Le petit cheval rouge vécut longtemps et très heureux. Il n'aurait changé de vie pour rien au monde. Il eut des enfants qui eux ne furent pas rouges mais il les aima quand même de tout son cœur.

Et quand il fut très très vieux et qu'un matin il mourut, les gens du cirque, qui l'avaient beaucoup beaucoup aimé, mirent sur sa tombe des brassées de coquelicots rouges et ces mots « Ici gît un joli cheval rouge unique et merveilleux ».

La grenouille et la poule

Une grenouille était amoureuse d'une poule mais la poule ne lui rendait pas son amour et la dédaignait même.

Attention : il ne s'agissait pas de vrais animaux. C'était une grenouille et une poule en terre cuite, posées dans un potager. La grenouille avait été installée à côté de la poule qui la regardait d'un air d'amoureuse transie. Mais la poule ne prêtait aucune attention à la grenouille.

Autour d'elles, poussaient des poireaux, des salades, du fenouil et du persil. Bien leur était égal : la grenouille regardait toujours sa poule et la poule la méprisait tout autant.

Quand l'hiver fut venu, les poireaux furent cueillis les uns après les autres. Les salades avaient été mangées depuis longtemps déjà. Le fenouil lui ne servait à rien, il faisait des branches et des branches, se propageait partout ; il était bien joli mais léger, folâtre et finalement un peu envahissant le garçon. Quant au persil, il avait jauni et s'était rabougri. Une jaunisse peut-être.

Toujours est-il que la grenouille et la poule se retrouvèrent toutes seules dans leur carré de potager. La première neige tomba, puis le gel s'installa. La grenouille résista bien, son amour la consumait. Mais, manque de pot, peut-être parce qu'elle était froide, la poule se fendilla et, une nuit singulièrement froide, finit par se couper en deux morceaux qui tombèrent chacun d'un côté. La grenouille en conçut un gros chagrin sans se départir de son air d'amoureuse transie.

Au printemps, la poule deux-en-un fut emmenée vers un autre destin et la grenouille resta seule pendant plusieurs jours. Elle se morfondait ferme sans sa poule d'amour quand elle se

sentit saisie, transportée et posée sur une autre nature de sol. Cette fois-ci il s'agissait d'un caillou plat. Et après le caillou elle vit de l'eau avec des nénuphars. Oui, se dit-elle, pourquoi pas ? Pas très original mais bon. Pour ma part je préférais la compagnie des poireaux et des salades. Les nénuphars, c'est d'une platitude...

Elle en était là de ses réflexions quand surgit devant elle une grenouille. Une vraie cette fois-ci. Une vraie grenouille verte qui la regardait avec ses gros yeux de grenouille et qui lui lança un « Croaaa ! » enjoué de bienvenue. Evidemment notre grenouille en terre cuite ne pouvait lui répondre. L'autre répéta son « Croaaa ! » allègre et attendit. Sans plus de succès. Elle tenta un troisième « Croaaa ! » moins réjoui et, devant le silence de l'autre, ressauta dans l'eau en grommelant : « Si elle croit que je vais l'embrasser pour voir si c'est un prince, elle peut toujours se brosser ! Un prince ! On n'est pas chez Dysney ici ! »

Un canard qui stationnait non loin fut intrigué par la scène. Quand la vraie grenouille replongea sous un nénuphar, il s'approcha, fit quelques embardées devant la fausse grenouille et la lorgna en se tordant le cou. « Coin coin ! » lui claironna t'il en zigzagant nonchalamment devant elle. La vraie grenouille sortit la tête de sous son nénuphar : « Tu perds ton temps, c'est une pimbêche ! Même pas un bonjour !... Pfff ! » Alors le canard n'insista pas, plongea la tête sous l'eau pour montrer son derrière à la fausse grenouille, ressortit la tête de l'eau, s'ébroua exprès pour l'éclabousser, lâcha quelques « coin coin » insultants et repartit, ébouriffé de mépris.

Bientôt la nouvelle fit le tour de la mare qu'une grenouille venait d'arriver, qu'elle ne disait rien, même pas bonjour, qu'elle ne se baignait pas, qu'elle ne bougeait pas, qu'elle ne mangeait pas. Un roc ! Un moustique kamikaze vint se poser sur ses lèvres, prêt à s'envoler au moindre mouvement. Rien.

Aucune réaction. Un moineau lui chia exprès sur la tête. Pas plus de conséquence. Une vipère serpenta autour d'elle, sur elle, lui siffla devant le nez, lui tira la langue. Aucun effet. Tous les habitants de la mare et de ses alentours étaient là, incrédules, à regarder la fausse grenouille.

Ils étaient là depuis un bon moment, chacun y allant de son commentaire, quand la vieille carpe remonta de ses abysses après sa sieste de l'après-midi. Elle se renseigna du pourquoi de tant de raffut. Quand on le lui expliqua, elle éclata de rire. Et de rire et de rire ! Elle en sautait de joie. Elle se calma enfin pour leur dire : « Que vous êtes bêtes, ce n'est pas une vraie grenouille ! » « Quoi ?! » s'écrièrent les animaux d'un cri unanime. « Pas une vraie grenouille ?!... » « Non, c'est une grenouille pour décorer, j'ai déjà vu des animaux comme elle. Dans le temps, il y a longtemps, vous n'étiez pas nés, il y avait des canards et un héron comme elle au bord de la mare. Ah la la, vous m'avez bien fait rire », dit-elle avant de replonger dans la vase.

Tous les animaux de la mare et des alentours se retirèrent en commentant ce que la carpe leur avait appris. « Pas une vraie grenouille, tu te rends compte ? » « Je me disais aussi... » « Moi j'avais bien vu qu'il y avait anguille sous roche... » « Elle est même pas jolie ! T'as vu le teint pâle qu'elle a ? » « En tout cas, c'est pas elle qui nous abrutira le soir... » « C'est pour moi que tu dis ça ?... » « Ca l'empêchait quand même pas de dire bonjour ! » « T'as encore rien compris toi hein ?... » « Quoi ? Qu'est-ce que j'ai pas compris ?... » etc. La vie d'une mare quoi.

Et la grenouille en terre cuite resta toute seule sur le bord de sa mare, à attendre le retour de sa poule qui ne revint jamais. Elles ne se marièrent donc pas, n'eurent pas d'enfants et ne furent pas heureuses. Ben non.

La colombe et le canon

La colombe, un tantinet sentencieuse :

- Je suis le symbole de la paix ; je m'installerai au bout de ton fût et quand tu tireras, je m'éparpillerai en milliards de petits morceaux. Et ainsi ce seront autant de milliards de petits morceaux de paix qui s'éparpilleront sur la terre.

- La belle affaire, lui répondit le canon, débonnaire. Tu seras morte.

La colombe, hautaine :

- Morte ? Sûrement pas ! Je suis un symbole et un symbole ne meurt pas !

Le canon, railleur :

- Possible mais un symbole n'a jamais empêché une guerre. Peut-être vivras-tu toujours mais tu seras bien la seule.

La colombe, vexée :

- Et ben toi tu resteras ici et tu rouilleras sur place et les pigeons te chieront dessus ! Et après les hommes que tu auras tués, il y aura d'autres hommes qui feront des gosses. Et ceux-là tu ne pourras pas les tuer car tu seras trop vieux, trop rouillé, trop souillé ! T'auras bonne mine avec tes chiures de pigeon ! Espèce de gros tas !

Et elle s'envola, laissant le canon sidéré.

- Non mais quel culot ! Me traiter de gros tas ! D'abord je ne suis pas gros, j'ai peut-être le cul un peu lourd mais après je suis élané.

Il fut tellement chagriné qu'il se mit à pleurer ; du coup ses larmes le rouillèrent et il développa des rhumatismes paralysants. Alors, comme il ne pouvait plus bouger, les pigeons en profitèrent, se perchèrent sur lui et le couvrirent de leurs déjections.

Quant à la colombe, elle se prit un coup dans l'aile et elle fut mal en point durant toute sa vie.

Opération commando

- Parées ? Quand je dis Go, vous sautez, compris ?
- Oui chef ! crient-elles à l'unisson comme de bons petits GI.

Un temps de pause puis :

- Go !

Et toutes, les autres après les unes, elles sautent, les unes à droite, les autres à gauche, d'autres encore devant et enfin les toutes dernières derrière.

Les recommandations sont claires : la prudence avant tout, éviter les terrains trop exposés, progresser le plus rapidement possible sans s'arrêter en zone à découvert, le mieux étant les replis sombres, à l'abri, les plus inatteignables. Le but : ramener le plus de butin possible.

La dernière recrue est une nerveuse : je saute je m'accroche je pique j'aspire je saute me mettre à l'abri avant toute réaction. Le tout en moins de cinq secondes. Quand on pense au poids de la charge à ramener, c'est balaise.

Mais qu'est-ce qui lui prend tout d'un coup ? La jeunesse peut-être. Ou l'ivresse de la réussite, l'impunité, la recherche de la gloire, allez savoir. Incrédules, ses camarades la voient sauter jusqu'à un pipeline - c'est tentant les pipelines mais trop dangereux, trop exposés. Les ordres sont pourtant stricts : à éviter à tout prix, sauf la nuit éventuellement, et encore... Là on est en plein jour. De la folie. De l'insubordination pure.

Avant que ses camarades aient le temps de crier, de la prévenir du danger, elles la voient se faire pincer.

Au retour de la mission, elles rapportent ce qu'elles ont vu au commandant chef des puces : d'après leur témoignage, leur

camarade n'a pas eu le temps de souffrir. Elle a dû avoir peur, ça oui mais un bon soldat sait gérer sa peur. Elle a été écrasée entre deux ongles très rapidement, très proprement presque - manifestement elle est tombée sur quelqu'un d'expérimenté. Elle n'a pas dû souffrir, c'est déjà ça.

Le paradis - un peu plus loin

Il ne faisait pas bon voler dans cette contrée et Jimmy le savait. Mais son vol s'effectuait dans une nuit noire et froide depuis un petit moment quand il avait été attiré par la chaleur et la lumière de cette région. Jimmy aimait la chaleur et la lumière le fascinait.

Il cherchait à se poser pour se ravitailler mais à plusieurs reprises il avait senti des courants ascendants ou descendants dangereux et avait repris son vol.

Et toujours cette lumière qui l'attirait irrésistiblement dont il ne pouvait s'éloigner longtemps. Il luttait pour ne pas s'en approcher. En vain.

Captivé, il longeait une paroi blanche et ne vit pas le danger arriver. Quand il sentit plus qu'il ne vit l'ombre sur lui, il était déjà trop tard : il fut plaqué sauvagement contre le mur par un roman de Mario Vargas Llosa et passa immédiatement de vie à trépas.

« Le Paradis - un peu plus loin » : livre de 596 pages contre un moustique. Le combat était pour le moins inégal.

Le piègeur piégé

Elle s'applique à manger comme on le lui a expliqué dans la notice d'emploi. Il suffit de suivre les instructions qui ont été clairement définies :

1. s'approcher avec prudence
2. s'assurer d'aucune présence indésirable
3. ne pas se précipiter
4. flairer l'appât
5. prendre délicatement petit bout par petit bout
6. *surtout* ne pas chercher à tout prendre
7. toujours surveiller ses arrières
8. ne pas rester sur les lieux au-delà du raisonnable

C'est ce dernier mot qu'elle a eu du mal à comprendre : "raisonnable". Qu'est-ce qu'ils entendent par "raisonnable" ? A son avis c'est sujet à caution.

Mais bon, elle fait tout selon les instructions et se hâte de rentrer. Sa camarade l'attend :

- Alors ? Ca s'est bien passé ?...
- Impeccable. J'ai suivi les instructions à la lettre.
- Tu vois, je te l'avais dit, ce n'est pas si difficile, il suffit de se laisser guider.
- Par contre, ce n'était pas du fromage.
- Ah bon ?!... Ben c'était quoi ?!
- Enfin si, c'était du fromage. Mais râpé !
- Tiens, c'est curieux...
- Oui, j'ai pensé qu'ils n'en avaient pas d'autre.
- C'est possible. C'était bon ?
- Très bon. Et c'était encore plus facile : y'avait qu'à manger tout autour !

L'autre souris se tord de rire.

- Qu'est-ce qu'ils peuvent être cons des fois...

- C'est normal, ils nous prennent pour des bêtes sans jugeote, ils se croient toujours plus malins que nous.
- Eh bien qu'ils continuent : ça nous arrangent. Bon, j'y vais.
- Tu vas où ?
- Je vais mettre à jour ma notice d'emploi des pièges avec cette histoire de fromage râpé. Salut !

La nuit de tous les dangers

Il scrutait autour de lui en essayant de percer les ténèbres, de percevoir le moindre bruit inhabituel, le plus petit mouvement de l'air qui pouvait être signe d'un danger imminent. L'ennemi avait bien des ressources ; quand vous vous pensiez hors de danger, soudain une lampe de poche se braquait sur vous et s'en était fini de vos rêves, de vos espoirs, de votre vie.

Il entendit au loin le bruit caractéristique, comme celui d'un moteur à deux temps mais qui serait essoufflé, qui connaîtrait des ratés, avec des sifflements, des grognements, des soupirs, des grincements.

Quand il fut certain que tout était normalement calme, il fit un geste de la main sans regarder derrière lui. Aussitôt, tous ceux de sa tribu furent à ses côtés ou derrière lui, et il leur fit signe de garder le silence. Les consignes avaient été données au préalable et même les tout petits avaient dû répéter répéter et répéter jusqu'à ce que les grands furent certains qu'ils avaient bien compris.

Le chef attendit encore, le bras levé. Autant que le lui permettait la pénombre, il les regarda attentivement les uns après les autres : se reverraient-ils ? Rien n'était moins sûr. De son regard, il leur dit adieu et bonne chance.

Puis, d'un geste sec et résolu, il donna l'ordre d'y aller : alors, dans un silence presque absolu, tous traversèrent le passage à découvert, celui où des ravages épouvantables avaient été connus, des hécatombes sanglantes dont on parlait encore d'une génération à l'autre.

Ils ne se rendaient pas tous au même endroit, chacun avait une place assignée. Qui derrière le canapé, qui derrière le vaisselier, qui sur une poutre sombre... Les plus vigoureux, les plus hardis devaient se rendre dans les autres pièces.

On était en septembre, les nuits commençaient à fraîchir, il était temps pour les araignées de se mettre au chaud.

Le hérisson et le chat

Un hérisson et un petit chat se rencontrèrent un jour dans le potager. Le chat fit le premier pas, il tendit la patte. Le hérisson se mit en boule. Intrigué, le chat s'assit sur son derrière et attendit que l'autre se détende. Quand le hérisson ressortit la tête de ses piquants, le chat inclina la sienne et avança timidement une patte. Aussitôt le hérisson se rétracta et le chat fit un petit bond en arrière. Drôle d'animal se dit-il. Et il abandonna, préférant sauter après les papillons, se rouler dans l'herbe au soleil, se lécher avec délectation les pattes, vivre sa vie de chat quoi.

Le lendemain, il retourna dans le potager pour s'y délester de sa petite crotte quotidienne et retrouva le hérisson. Tiens, se dit-il, je l'avais oublié celui-là. Il s'approcha doucement pour ne pas effaroucher cet austère personnage, lequel recula et se tint sur ses gardes mais sans plus. Ils se retrouvèrent ainsi nez à nez, à se regarder, à se sentir, à s'évaluer.

Le petit chat, tout heureux, était prêt à jouer avec ce nouveau camarade et il commença à faire des petits entrechats pour inviter l'autre à rentrer dans la danse. Mais le hérisson n'est pas un animal folâtre, pas question pour lui de singer un petit rat de l'opéra. D'ailleurs, il ne se voyait pas avec un tutu et des chaussons de danse aux pattes. Ce serait d'un ridicule ! A cette idée, il pouffa. Le chat s'arrêta de gesticuler et le regarda, tout surpris de cette manifestation de joie. Ses yeux brillaient. Il fit des cabrioles tout autour du hérisson qui comprit qu'il n'avait rien à craindre de ce jeune déluré et sympathique nouveau compagnon. Ils ne se tapèrent pas sur les cuisses pour autant, heureusement pour le chaton.

Les jours suivants, ils apprirent à mieux se connaître. Le petit chat invita le hérisson à venir prendre un verre dans sa gamelle d'eau. Pour ne pas être en reste, le hérisson lui offrit une fraise à peine mûre qu'il avait cueillie dans le potager. Le chat la toucha d'une patte, la flaira, la lécha, la croqua du bout d'une dent, la trouva étonnante et finalement la mâcha avant de déglutir en plissant les yeux. Puis il secoua la tête comme pour se débarrasser de cette incongruité acide et éternua plusieurs fois, ce qui fit rire le hérisson. Décidemment, ce chat était rigolo.

Une nuit, le chat invita le hérisson chez lui, c'est-à-dire chez ses maîtres. Ils durent passer par la chatière, ce qui effraya fort le hérisson qui dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant de se décider à franchir le sas. Il se retrouva dans un monde totalement inconnu pour lui, sur un sol absolument lisse, avec des odeurs inconnues, des bruits ignorés, des objets non identifiables. Le chat le précéda dans chaque pièce, lui montra sa gamelle de croquettes et lui en offrit une que le hérisson renifla et mit de côté dès que le chat eut tourné la tête. Comment peut-on manger une pareille incongruité ? se demanda-t-il.

Arrivés dans le salon, le lieu souverain par excellence, le chat se réjouissait à l'avance de montrer à son copain son endroit préféré pour dormir. Il franchit d'un bond la marche qui conduisait au canapé et aux fauteuils placés devant la cheminée, et encouragea le hérisson à le suivre. Celui-ci, devant la marche, hésitait. J'y vais j'y vais pas. Il allait et venait le long de la marche pour essayer de trouver un chemin d'accès, ce que voyant, le petit chat poussa un coussin vers lui pour lui faire un marche-pied. Le hérisson tomba sur le coussin le nez en avant, se rétablit et put ainsi accéder en bas.

Le chat lui fit les honneurs, lui présenta sa souris en peluche, fit le mariolle en la lançant en l'air, la fit virevolter entre ses pattes et la coinça pour la mordiller. Le hérisson rigolait de tant de fantaisie et le chat était aux anges.

Il lui montra ensuite les pelotes de laine de sa maîtresse, rangées dans un panier. Pour faire le fanfaron, il en saisit une qu'il lança puis fit rouler à travers la pièce, tant et si bien que la laine s'enroula autour des fauteuils, de la table, du canapé, du pouf, du porte-revues... Quand elle fut toute débobinée, il en saisit une autre et encore une autre et encore une autre jusqu'à ce que le panier soit vide. Le salon fut bientôt un enchevêtrement de laines de toutes les couleurs, c'était inédit et magnifique.

Le petit chat sautait de ci de là, faisait des cabrioles, des saltos arrières, des pirouettes, s'amusait comme un fou... et il ne se rendit pas compte que des fils de laine retombait sur son ami le hérisson, s'emmêlait dans ses épines et lui assuraient finalement un treillis aussi solide que des barreaux de prison. Le hérisson ne pouvait plus du tout bouger. Quand le petit chat s'en aperçut, il essaya bien de faire quelque chose, mâchonna un bout de fil par ci, tira sur un autre par là, pour finalement n'arriver à rien. Et comme il s'était donné à fond dans ses jeux, il se sentit soudain si fatigué qu'il se mit en boule et s'endormit d'un coup d'un seul.

Le hérisson se retrouva ainsi tout seul dans cette maison inconnue, prisonnier. Il avait faim, il avait soif, il avait peur. Mais brisé de fatigue et d'émotions, il finit lui aussi par s'endormir.

Au matin, les maîtres se levèrent et découvrirent le chantier. Dès qu'il les entendit, le petit chat se hâta de sortir par la chatière sans attendre son reste, oubliant son copain qui

dormait toujours d'un sommeil d'hibernation. La maîtresse partant travailler, elle n'eut pas le temps de ranger ses pelotes de laine. Plus tard, le petit chat revint prudemment voir ce qu'il en était du hérisson. N'entendant aucun bruit, il alla à sa gamelle manger quelques croquettes, but une lapée d'eau et retourna dehors se coucher au soleil, dans un coin tranquille.

Le soir, la maîtresse entreprit de ranger ses laines, se promettant de punir le petit sacripant dès qu'elle lui mettrait la main dessus. Elle refit des bobines avec application, en démêlant les couleurs et en pestant car elle dut tourner autour des meubles des milliers de fois jusqu'à en avoir le tournis. Aussi, quand elle découvrit le hérisson, elle pensa qu'elle hallucinait. Elle s'assit dans un fauteuil pour reprendre ses esprits et dut se rendre à l'évidence qu'elle ne rêvait pas, qu'il s'agissait bien d'un hérisson.

- Mais qu'est-ce que tu fais là toi ? lui demanda-t-elle. Comment as-tu atterri ici ?

Une chance pour lui : dans cette maison les gens adoraient les animaux. Ils venaient d'adopter le petit chat et dans leur jardin séjournèrent des canards, des poules, des oies, des moutons... Elle le dégagea donc de sa prison en mettant des gants et en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas lui faire du mal - et surtout pour ne pas se piquer les doigts. Ensuite elle lui apporta de la salade, un morceau de carotte et un peu d'eau. Elle le regarda se nourrir en souriant :

- Mange mon petit, mange, il faut que tu grossisses.

Elle pensait qu'ils n'avaient encore jamais mangé de hérisson. « Je ne sais pas quel goût ils ont... Je vais regarder sur Internet pour trouver une recette. Ça nous changera du mouton, des poules et autres... Parce que manger du chat, moi personnellement ça ne me dit rien. »

Le frelon

Je rentrai tard cet après-midi-là. J'étais fatigué, la journée avait été pénible, la chaleur insupportable, j'avais envie d'une douche et d'une bière bien fraîche que je boirai allongé dans mon transat, sous la pergola, à l'ombre.

Alors quand je vis le mot que ma femme avait laissé sur la porte d'entrée, franchement je n'ai pas eu envie de rire.

« NE RENTRE SURTOUT PAS DANS LA MAISON. Il y a un énorme frelon dans la maison. Il doit faire cinquante centimètres d'envergure. J'ai eu peur, je me suis sauvée. Je suis partie chez les voisins pour appeler les secours. »

Qu'est-ce qu'elle avait encore inventé ? Elle m'énervait avec sa manie de toujours tout exagérer. Elle était excessive, toujours et en tout, et n'avait aucun sens des mesures. Elle me fatiguait et ce soir encore plus que d'habitude.

Je cherchais les clés de la maison dans ma poche et ouvris la porte. Que je refermais aussitôt.

Ma femme n'avait décidément pas le sens des mesures : le bestiau devait faire pas loin d'un mètre d'envergure.

Samoussa le chat

- Je te dis qu'il me fout les jetons !
 - Oh arrête un peu tu veux ? Un chat est un chat.
 - Non maman, ce n'est pas un chat normal. Et depuis qu'on l'a adopté, Pierre n'est plus le même.
- J'entends ma mère soupirer à l'autre bout du téléphone :
- Qu'est-ce que tu me chantes là ?...
 - Il n'y en a que pour le chat. Tu les verrais tous les deux, c'est... c'est presque fusionnel, c'en est grotesque ! Dès qu'il rentre, Pierre appelle le chat qui accoure et ça dure ça dure, les effusions, les caresses, les petits mots doux, les ronrons... Avant même de m'embrasser moi.
 - Mais ma parole, tu es jalouse ?
 - Je ne suis pas jalouse maman, mais est-ce que tu trouverais normal que ton mari accorde toute son attention, toute sa tendresse à un chat et pas à toi, sa femme ?
 - Et bien je ne sais pas moi... Vous avez des problèmes Pierre et toi ? Dans votre couple je veux dire...
 - Non ! Enfin, pas avant que ce chat arrive.
- Elle marque une pause avant de m'asséner, un rien circonspecte :
- Tu es sûre ?
- Je lève les yeux au ciel :
- Oui maman, j'en suis sûre. Tiens, autre exemple : ça fait plusieurs fois que ce bon sang d'animal me passe dans les jambes au risque de me faire tomber.
 - Tu n'as jamais eu un bon équilibre ma petite fille, même sans chat. C'est une histoire d'oreille interne, tu n'y peux rien.
 - Oui je sais, mais je te jure qu'il se cache et dès qu'il me voit passer, il me bondit dans les jambes. J'ai failli tomber

plusieurs fois. Et des fois, quand je le surprends qui me regarde, ça me fait froid dans le dos.

- Oh là tu exagères chérie ! Un chat a toujours des yeux un peu inquiétants, c'est leur pupille qui veut ça et..

Des fois, elle a beau être ma mère, je la pilerais.

- Non maman. Je te dis qu'il me regarde méchamment.

- Tu m'inquiètes mon poussin, tu m'inquiètes.

- Maman, est-ce que tu peux me faire confiance ? Au moins une fois ?

- Mais je te fais confiance ma chérie ! Seulement là, tu dépasses les bornes ! Je n'ai jamais rien constaté de bizarre chez cet animal. Bon, c'est vrai que je ne suis pas chez vous tous les jours mais il m'a semblé tout à fait ordinaire : il dort vingt heures par jour, le reste du temps il se lèche, il va à sa gamelle, il boit un coup, il chasse une mouche... Enfin bref, c'est un chat quoi ! Peut-être un peu distant..

- Oui bien sûr. Mais figures toi qu'il ne se conduit pas de la même façon quand il y a du monde et quand il est seul avec nous. S'il te plait, maman, crois-moi.

Gros soupir un peu énervé.

- Bon d'accord, d'accord, je veux bien te croire. Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

- Ben... rien en fait, je voulais juste t'en parler et que tu me crois.

- T'en as parlé avec Pierre ?

- Pierre ? Ah ben alors là c'est même pas la peine ! C'est *LE* sujet à ne pas aborder.

- Pourquoi ?

- Pourquoi ?! Mais parce qu'il le prend très mal, il dit que ce n'est pas vrai, que je suis obsessionnelle, parano... je t'en passe. Et je peux te jurer que pendant nos disputes, si le chat est sur ses genoux - et il est quasiment *toujours* sur ses genoux - il me regarde en se foutant de moi. Je parle du chat, bien sûr.

Ma mère ne répond rien durant un instant ; je sens qu'elle réfléchit. Son côté pragmatique reprend le dessus :

- Vous l'avez adopté dans une association hein ?
 - Oui, pourquoi ?
 - Tu connais son passé à ce chat ? Il était où avant ?
 - Dans une famille qui a dû déménager à l'étranger je crois.
 - Tu crois ? Tu n'en es pas sûre ?
 - Ben non. Comment veux-tu que je le sache exactement ? Ce n'est pas le genre de questions que tu poses quand t'adoptes un animal, tu n'y penses tout simplement pas. Enfin pas moi en tout cas.
 - Et bien c'est un tort ma petite chérie.
- Ça, il fallait bien que je m'attende à n'avoir pas fait les choses correctement... Mais je fais profil bas :
- Qu'est-ce que tu crois que je devrais faire ? Rappeler l'association ?
 - Pourquoi pas ?
 - Ils vont se foutre de moi !
 - Essaye, tu verras bien ! Ne leur dis pas ce que tu viens de me raconter parce que, effectivement, ils risquent de ne pas te prendre au sérieux. Dis leur que le chat a des comportements parfois agressifs et que tu aimerais savoir comment il vivait dans l'autre famille.
 - Oui c'est une bonne idée, je vais faire comme ça. Merci maman.
 - Mais de rien ma chérie. Tu me rappelles pour me tenir au courant d'accord ?
 - OK maman. Je t'embrasse.
 - Moi aussi ma puce.

Le lendemain, après avoir pris le temps de bien préparer mes questions, j'appelle l'association. Je tombe sur une femme très sympathique qui prend le temps de m'écouter.

- Et quand vous dites qu'il est agressif, ça se manifeste comment ?

Je lui raconte une partie de la vérité, je ne veux pas l'effrayer.

- Ce que j'aimerais savoir, c'est s'il avait déjà ce genre de comportement avec son ancienne famille.

- Oui, je comprends. Je vais reprendre sa fiche. Vous m'avez dit que vous l'avez adopté quand ?

- Il y a trois mois, le 9 mars.

- D'accord... Et il s'appelle ?...

- Samoussa.

- Vous avez gardé son nom d'origine ?

- Oui. Je trouvais ça bizarre comme nom pour un chat mais bon, comme c'était le sien...

- Oui, vous avez bien fait, c'est toujours mieux de ne pas les rebaptiser...

J'entends un bruit de fiches qu'on farfouille, puis la dame reprend le téléphone.

- Ah voilà sa fiche. Voyons voir : il est né le 24 novembre 2015, il a donc... à peu près 3 ans et demi, il a été stérilisé... il est indiqué qu'il n'aime pas le bruit mais je ne vois rien d'autre concernant d'éventuelles agressivités... Il y a du bruit chez vous ?

- Non, l'appartement est bien insonorisé. En général, il n'y a pas de bruit non.

- Vous avez des enfants ?

- Non.

- Dans sa famille d'avant, il y avait deux enfants de 6 ans et 3 ans et demi, deux petites filles... Mais c'est tout ce qui est indiqué.

- Vous savez pourquoi ils se sont... séparés de leur chat.

- Ils partaient s'installer à l'étranger.

- Ah mince !

- Par contre, sur la fiche j'ai noté qu'ils feraient suivre leur courrier pendant un an.

- Il serait possible que j'aie leurs coordonnées ?

- Ah non, là je suis désolée mais nous ne communiquons pas ces informations.

- Je comprends. Accepteriez-vous alors que je vous donne une lettre à leur transmettre ? Je paierai les frais d'envoi bien entendu.

Mon interlocutrice réfléchit deux secondes et se décide :

- C'est plutôt inhabituel mais je veux bien vous rendre ce service. Il est réellement si agressif que ça ?

- Assez pour que je m'en inquiète, oui.

- D'accord. Envoyez-moi ou apportez-moi votre courrier, je le leur transmettrai...

- Merci beaucoup. Je passerai en fin d'après-midi, vous serez là vers 17h30 ?

- Oui, je suis là jusqu'à 18 heures.

- A tout à l'heure alors. Et merci encore.

Quinze jours plus tard, alors que je désespère de recevoir une réponse un jour, une lettre arrive. Elle vient non pas de l'étranger, non pas d'une autre ville en France mais... d'ici. Et voici ce qu'elle raconte :

« Madame,

Nous avons bien reçu votre demande d'informations concernant Samoussa.

Permettez-moi de vous dire en tout premier lieu que je m'en veux de ne pas avoir averti l'association, ce qui leur aurait permis de vous mettre en garde - et je devrais dire : de vous mettre en garde, vous Madame.

C'est mon mari qui a ramené Samoussa à l'association ; j'ignore ce qu'il leur a dit au juste, à part que nous partions vivre à l'étranger afin de justifier son abandon.

Pour ma part, j'aurais demandé une euthanasie. Mais pour mon mari, ses comportements agressifs nous étaient peut-être dus à mes filles et à moi, il pensait que Samoussa se conduirait autrement dans une autre famille. En résumé il voulait que cet animal ait une autre chance - il l'adorait - et il a fini par me convaincre, l'essentiel pour moi étant d'en être débarrassée. Nous en avons été les maîtres en tout et pour tout quatre mois.

Nous avons deux petites filles et c'est essentiellement par rapport à elles que j'ai voulu nous séparer de Samoussa. Pour ça, j'ai bataillé pendant des semaines avec mon mari qui ne voulait pas en entendre parler. Il pensait que j'exagérais car, devant lui, le chat ne se comportait pas du tout de la même façon. Mais un jour il a bien dû se ranger à mes arguments car il a été témoin, comme moi, d'une scène qui me fait encore frémir : nous avons vu le chat se jeter soudain sur la tête de ma fille aînée, s'y accrocher avec les griffes et essayer manifestement de lui crever les yeux.

Nous étions dans le salon, ma fille jouait sur la terrasse, les volets n'étant qu'à moitié fermés de façon à ce que nous puissions la surveiller ; de là où il se tenait, le chat ne pouvait pas nous voir. Ma fille parlait à sa poupée et nous la regardions précisément à ce moment-là car elle lui tenait des propos qui nous amusaient. Et c'est alors que nous avons vu cette bête lui sauter dessus. Ma fille n'avait rien fait qui puisse justifier cette agressivité. Heureusement elle n'a pas été blessée trop gravement car j'ai hurlé et le chat s'est sauvé. Mon mari a été témoin de la scène et il ne pouvait plus prétendre que je fabulais. La mort dans l'âme, il a accepté de se séparer du chat. J'avoue que je ne lui aurais pas laissé le choix : c'était lui ou moi.

Samoussa se conduisait avec mon mari exactement comme il se conduit avec le vôtre. Et mes filles et moi étions incontestablement de trop. Je ne vous raconte pas toutes les

fois où nous avons évité, avec plus ou moins de bonheur, une chute qui aurait pu nous être fatale, notamment dans l'escalier, ou d'autres « incidents » tout aussi alarmants. Je pense que mes filles et moi avons eu de la chance, jusqu'à ce jour où il n'a plus été possible d'évoquer un simple incident dû au hasard.

Je ne vous conseillerai que trop d'abandonner ce chat ou, mieux, de demander qu'il soit euthanasié. J'aime les animaux mais je pense qu'il ne convient pas de laisser vivre celui-ci. Je reste à votre disposition si vous souhaitez me contacter, vous avez mon numéro de téléphone en haut de cette lettre, n'hésitez pas.

Avec mes meilleures salutations.

Gabrielle Martin »

Je replis la lettre et tentais vainement de la remettre dans son enveloppe : mes mains tremblent à un point tel qu'il m'est impossible de contenir leur mouvement.

Mes yeux sont alors attirés par un mouvement sur ma droite. Je tourne la tête mais je ne suis pas assez rapide pour éviter la boule de fureur qu'est devenu Samoussa, toutes griffes dehors. Il ne s'attaque pas à mes yeux mais me saute directement à la gorge.

Je pense qu'il m'a tout simplement égorgée : je sens mon sang, ma vie quitter mon corps. Ce que je vois en dernier avant de fermer les yeux, c'est ce chat, assis devant moi sur son derrière : il se lèche les pattes avec délectation en me regardant froidement.

Dans ses yeux, je lis le V de la victoire.

La scolo

Vous avez déjà vu une scolopendre ? Non, pas la fougère, je parle de la bête.

Moi j'en ai vu des scolopendres, là où j'habite j'en vois régulièrement, c'est normal.

Et je les déteste.

Je trouve ces bestioles immondes, hideuses, répugnantes avec leur multitude de pattes, d'antennes, d'anneaux, de crochets, de contorsions.

Certains disent que ce n'est pas un animal nuisible, au contraire, et qu'il n'est pas dangereux. A ceux-là je répondrais que la morsure d'une scolopendre, même si elle n'est pas mortelle, est très douloureuse, que parfois cette créature vous attaque la nuit quand vous dormez, qu'elle peut vous mordre un orteil si vous marchez pieds nus, qu'elle est carnivore, qu'elle peut mesurer jusqu'à quarante centimètres de long (bon d'accord, en Amérique du Sud mais quand même) et deux à trois centimètres de large, voire davantage ! Ça calme hein ? Et puis peu importe, quand bien même sa morsure ne serait pas mortelle, cette bestiole est ignoble.

Avant, dès que j'en voyais une, je me dépêchais de la couper en deux rageusement, d'un mouvement compulsif que me dictait la répugnance que cet insecte m'inspire.

Maintenant non. Je les laisse tranquilles ; au pire je les invite à monter délicatement sur ma pelle d'un petit coup de balayette, les bras tendus, pour ensuite les propulser d'un grand geste dans le jardin, le plus loin possible, avec une grimace provoquée par l'aversion que j'en aie.

Parce que j'ai fait un rêve.

J'ai rêvé que je trouvais une scolopendre et que je la coupais en deux. La bestiole ne bougeait d'abord plus. Je la pensais morte. Puis, lentement, de ces deux parties, naissait une autre scolopendre, soit... deux scolopendres.

Que je coupais chacune en deux. Soit quatre morceaux de scolopendre dont sortait une nouvelle scolopendre, ce qui nous amène à un total de... huit scolopendres !

Et ainsi de suite. Vous me suivez ?

Affreux ! Effarant ! Abject ! Abominables images de ces clones qui se multipliaient plus vite que je n'avais le temps de les couper ! J'en ai encore des frissons. Parfois la nuit je dois allumer et virer toute la literie pour m'assurer qu'aucun de ces monstres ne s'y est glissé.

Bien sûr ce n'était qu'un rêve mais je vous assure que plus jamais - PLUS JAMAIS ! vous m'entendez ? - je ne toucherai à une scolopendre de ma vie, hormis avec la balayette.

Par contre, je leur vouerai éternellement la même indéfectible haine.

Une si petite bestiole

Il passait le plumeau dans sa chambre quand il découvrit une araignée, derrière les doubles rideaux. Une toute petite araignée. Bien trop petite pour l'effrayer. Ce n'était pas comme les grosses araignées qui lui foutaient une telle frousse qu'il en avait des haut-le-cœur et des frissons pendant des heures. Par contre, partant d'un principe personnel et intangible que toute petite araignée peut potentiellement grossir, il abrégéa d'un coup de savate la vie de celle-ci.

Il n'en épargnait jamais aucune, aussi petite soit-elle. Et il se foutait bien de savoir que certaines espèces restent toujours petites et ne deviennent jamais les grosses velues de ses phobies, que la plupart sont inoffensives. Pour lui une araignée était un animal nuisible, dangereux, inutile et, partant de ce constat, à aplatir.

Son forfait accompli, il s'apprêta avec désinvolture à reprendre son ménage en sifflotant. Mais ses lèvres s'arrondissaient encore en O et aucun son n'en était encore sorti que des bruits furtifs l'alertèrent d'une présence. Il suspendit ses mouvements, puis tourna lentement la tête, le plumeau en l'air.

Lequel plumeau lui tomba des mains alors que le O de sa bouche s'agrandissait de façon grotesque, à l'instar de ses yeux.

Devant lui des milliers d'araignées étaient rangées en bataillons impeccablement formés : les petites dictynidae d'abord, immédiatement suivies des grandes amaurobiidae, de chaque côté les scytodidae cracheuses ; venaient après les Pholcidae et leurs grandes pattes, les Zoridae et leur gros derrière, les Salticidae sauteuses, les tarentules piqueuses et enfin, horreur, les mygales et les veuves noires et leur corps massif, leur aspect répugnant, effroyable.

Des araignées à perte de vue. Dans un silence compact, une immobilité alarmante. Puis une clameur de voix indignées s'éleva, qui gronda et s'amplifia, accompagnée de frottements, de crissements, de claquements, de grattements. Les yeux roulaient et luisaient de colère, les pattes s'agitaient, les mandibules claquaient, les crochets s'ouvraient et se fermaient, les poils se hérissaient.

L'araignée qui semblait leur servir de chef leva une patte. Aussitôt le silence se fit.

Et dans ce silence assourdissant, il entendit un ordre tonitruant, un seul :

- CHARGEZ !

Table des matières

Rouge coquelicot.....	2
La grenouille et la poule.....	4
La colombe et le canon.....	7
Opération commando.....	8
Le paradis - un peu plus loin.....	10
Le piègeur piégé.....	11
La nuit de tous les dangers.....	13
Le hérisson et le chat.....	15
Le frelon.....	20
Samoussa le chat.....	21
La scolo.....	28
Une si petite bestiole.....	30